

La liminalité et l'exil : au-delà de l'étiquette

NICOLAS PARENT ET FRANÇOIS SARAZIN

Selon les données officielles de l'UNHCR¹ de 2019, plus de 70 millions de personnes ont été déplacées de force et vivent dans une situation d'exil. Parmi elles, on compte 25,9 millions de réfugiés, dont plus de 20 millions identifiés par un état de déplacement prolongé, habitant sous l'aile d'une nation protectrice depuis plus de cinq ans. Alors que les camps de réfugiés demeurent d'importants territoires d'exil, une tendance grandissante à l'exode rural augmente leur nombre en milieu urbain et, avec elle, la diversification des modes de vie. À l'extérieur des espaces où se forment les masses exclues, ces personnes s'entremêlent aux communautés urbaines qui les « accueillent ». Sans s'attarder sur le fait que les réfugiés sont marginalisés d'une multitude de nouvelles façons, la présence de telles réalités se concrétise dans le quotidien des citoyens, se modélise à l'intérieur de différentes réalités, influence l'actualité normative des faits divers, hors de la simple « idée ».



Organisation spatiale des campements informels de réfugiés, Savamala, Belgrade, Serbie, novembre 2016. Trois camps auto-organisés selon la présence d'individus de même nation ou d'une même région d'origine : parc Bristol (orange ; africains du nord), parc afghan (rouge ; afghans) et « Les Baraques » (périmètre jaune ; syriens et irakiens). Recherche spatiale par N. Parent, 2016 (Image GoogleEarth/Landsat).

¹ L'Agence des Nations Unies pour les Réfugiés. 2019. Global Report 2018. Genève.

À la rencontre de l'espace réel

Ayant foulé les sols et traversé l'épicentre de deux des plus grands contextes de déplacement de l'histoire — la crise des réfugiés syriens et celle de l'exode vénézuélien — je me remémore (Nicolas Parent) mon expérience comme incarnant le besoin immédiat de combler adéquatement le manque d'aide humanitaire. Au-delà de remédier au manque de ressources primaires, il faudrait considérablement assouplir les politiques d'immigration des nations traversées par ces parcours migratoires afin de respecter la dignité humaine des individus au centre de ces crises. Les nouvelles vies des réfugiés sont de plus en plus diversifiées, marquées par l'espoir ou l'abandon total, et caractérisées par des recours contextuels créatifs ainsi qu'une grande débrouillardise. Au sein des communautés de réfugiés se dissimulent des génies de l'innovation. Ces derniers exécutent de véritables prouesses en matière de productivité, par exemple, en utilisant différentes technologies durant les trajets pour informer différents groupes, en créant des commerces informels et des systèmes d'échanges complexes, et en construisant des abris sécuritaires à partir de matières recyclées. Les réfugiés sont, après tout, ingénieurs, constructeurs, médecins, artistes, professeurs...

L'inadéquate généralisation

Le concept de liminalité, c'est être entre deux positions de vie, suspendu, en attente d'un rite de passage. Trop souvent, la liminalité est repêchée comme une formule idéale par les discours médiatiques sur les réfugiés : ils formeraient une masse uniforme, ni ici ni là. Cette posture mimique, s'approprie et représente de manière généralisée l'expérience du voyage ardu entre zones de conflits et lieux paisibles, la détention entre l'arrivée au poste frontalier et le rejet d'une application de statut, les émotions complexes qui passent de la

joie d'être en paix au deuil, l'excitation du nouveau train de vie confrontée à une xénophobie violente, à la bureaucratie et à de nouveaux systèmes qui briment l'identité et la liberté. Cette posture manque forcément de nuance et ne nous permet pas de saisir l'ampleur de la complexité du mode de vie des réfugiés. Le traitement de la liminalité comme étant un état d'être des grandes masses déplacées crée une distance avec les personnes derrière l'étiquette d'êtres « liminaires », en excluant la pleine diversité entre les individus, qui implique les racines, les origines culturelles, les compétences, les idées, l'âge et le sexe de chacun. Toutes ces caractéristiques varient énormément d'un individu à l'autre et apportent une véritable complexité aux problèmes des réfugiés.

Voici un exemple : le voile généraliste des publicités de World Vision, qui met en vedette des enfants travailleurs malades d'Afrique, crée une idée uniforme de la réalité africaine. Pourtant, chaque pays, région, peuple ou clan possède des enjeux très variés, selon ses conditions sociétales, environnementales, historiques et politiques. Le concept de la liminalité, lorsqu'il est utilisé pour qualifier la situation des réfugiés, agit de la même façon, en ne cherchant pas à étudier concrètement les conditions individuelles et collectives de ces derniers. Cette approche encourage la création de stéréotypes, véritables ennemis de la compréhension. Ce sont les particularités des plus petits groupes ou les caractéristiques des individus qui devraient être a priori recherchées et discutées, afin de mobiliser une aide adaptée au contexte. Il faut des solutions sur mesure pour des problématiques spécifiques !

Bon nombre de réfugiés définiraient eux-mêmes leur état comme étant liminal, mais lorsque le concept est supposé par autrui, il impose une projection injuste. Un parallèle pourrait être effectué avec la théorie queer. La survie du terme dépend de la variabilité de sa définition, qui se module à chaque individu en fonction de ses rapports au sexe, à l'orientation sexuelle et à l'identité sexuelle. Si quelqu'un utilise le mot « queer » pour se désigner, cela ne signifie pas la même chose que lorsque quelqu'un l'utilise pour désigner autrui. Seul



À l'intérieur des « Baraques ». Ici, autour de minuscules feux alimentés par matières (poubelles) recueillies, les réfugiés s'assemblent. Ils discutent de l'actualité concernant la route des Balkans, partagent des souvenirs de leurs pays, de leurs pertes, échangent des conseils sur des travaux informels et décrivent leurs plans d'avenir, leurs rêves. Photo : N. Parent, 2016.

l'individu peut s'appropriier le terme. Supposer que la liminalité prévaut contre les considérations personnelles des réfugiés joue le même rôle que nos présomptions sur l'orientation sexuelle selon l'apparence physique ou vestimentaire : de telles attitudes se fondent sur les perceptions, les étiquettes, et non sur les faits. La problématique se reproduit donc dans des discours où les médias créent une projection sur la situation des réfugiés au lieu d'effectuer des recherches sur le terrain et de donner la parole aux réfugiés. Une telle recherche devrait se baser sur des éléments véridiques provenant d'un système relationnel bien différent de celui des médias, qui est basé sur l'immédiateté et l'image. Cette recherche doit avant tout être motivée par l'humanisme. À l'opposé, les médias qui ont pris la peine de chercher un peu plus loin utilisent trop souvent une approche sentimentaliste, ce qui creuse davantage le fossé entre la réalité des réfugiés et celle du pays d'accueil.

Surutiliser l'urgence

Un fait est saillant : on utilise souvent la liminalité pour insérer un discours dans le cadre de l'urgence. Essayistes, journalistes et académiciens s'en servent les uns après les autres pour son allure pénétrante, mais qui n'englobe finalement que le trio — certes touchant, mais réducteur — de réfugiés destitués, d'absence de but et de vies suspendues, afin d'alarmer l'opinion, de « mobiliser la politique... et maintenant » ! Des métaphores basées sur le lexique aquatique — inondation, vague, déluge — ont longtemps été utilisées pour leur tendance à construire l'identité des réfugiés comme « autre ». Ces métaphores sont régulièrement empruntées pour susciter une réponse émotive de la part du lectorat. Où mieux puiser dans les eaux troubles que dans une projection de l'urgence pure et simple ? Aborder l'état liminal des camps de réfugiés comme moyen d'alarmer peut produire l'effet inverse que celui initialement désiré. Privé de temporalité, le quotidien

des réfugiés est caractérisé de telle sorte que leur vie « arrêtée » ne permet pas de les rapprocher de nous. Parler de l'immédiat en démontrant à la fois une distance ne fait qu'amplifier le sentiment de dissociation et celui de l'impossibilité d'intervenir sur leur réalité à partir de la nôtre.

Absorbés par notre train de vie et par l'efficacité de l'alléchant mot « liminaire », on répète partout que ces étrangers sont figés sur le bord des rails comme des arbres déracinés. Moi, assis dans ce train sociétal conçu pour l'achat d'une maison et l'accès aux chèques postdatés, je regarde par la fenêtre et vois ces forêts vibrer, bouger, réfléchir. Je perçois maintenant ce concept trop souvent imposé comme une méthode pour se déresponsabiliser.

L'importance du processus

Le concept de liminalité, bien qu'il appartienne à l'origine au domaine de l'anthropologie, nécessite une discussion du processus si on l'applique à la vie réelle (pour qu'une réflexion des phénomènes réels soit minimalement sincère). Voici une analogie pour comprendre l'importance du processus. Deux partenaires en transition rituelle, dans le cas d'un accouchement, par exemple (admettons un homme et une femme), traverseront sans doute des états importants entre le moment où ils sont de simples conjoints et celui où ils seront parents... Nous nous intéressons à cet espace liminaire, de la femme bientôt maman, de l'homme bientôt papa, qui assistent tous deux à la naissance de leur enfant, comme des réfugiés en quête d'un nouveau pays. Pourtant, nous savons qu'entre le moment d'être conjoints et celui d'être parents, il y a la phase de la grossesse. Cette phase est très documentée et détaillée. Pourquoi ne pas s'intéresser à la densité des monologues introspectifs d'un réfugié comme on s'intéresse aux stades de la grossesse, au lieu de les réduire au statut liminaire? Discriminer dans son traitement signifie aussi tolérer la déshumanisation.

Limiter le risque de décrédibilisation

Plus on définit comme liminaire la condition d'individus déjà dépossédés de leur pays, plus il devient difficile de régler cette problématique : l'aliénation s'aggrave. Malgré de nouvelles méthodes de mobilisation et des innovations dans le déploiement d'aide humanitaire, il n'y a aucune justification à déposséder davantage les réfugiés par des discours qui les privent de leur individualité. Leur réintégration dans nos communautés doit s'exécuter en misant autant que possible sur le positif et en empruntant une approche responsable, celle qui conserve la dignité des vies humaines en question.

Nicolas Parent est étudiant au doctorat au département de géographie de l'Université McGill. Son projet actuel comporte une étude de terrain dans un camp de réfugiés au Rwanda, où il explore la mémoire, l'espoir et le homemaking chez les réfugiés congolais. Ces dernières années, il s'est consacré à enseigner la géographie (cinq ans en Turquie et plus de deux ans au Pérou), tout en poursuivant ses propres recherches sur ces territoires et dans les régions connexes impliquées dans les mêmes crises sociopolitiques.

François Sarazin est finissant en arts visuels à l'Université Concordia. Ayant également étudié à l'UQAM et à l'Université Laval de Québec, sa direction artistique implique généralement un mariage interdisciplinaire entre métallurgie et textile, impression et dessin, sculpture et performativité. Les lettres et la psychologie forment la base de ses recherches et intègrent naturellement le jeu.